



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne

Anlsl 22 (1987), p. 35-49

Roland-Pierre Gayraud

Céramiques trouvées lors de la restauration de la madrasa Tatār al-Ḥiġāziyya (Le Caire) [avec 10 planches].

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

- | | | |
|--|--|--|
| 9782724711523 | <i>Bulletin de liaison de la céramique égyptienne</i> 34 | Sylvie Marchand (éd.) |
| 9782724711707 | ?????? ?????????? ??????? ??? ?? ???????? | Omar Jamal Mohamed Ali, Ali al-Sayyid Abdelatif |
| ?????? ?? ??????? ??????? ?? ??????? ??????? ?????????? ???????????? | | |
| ?????????? ??????? ??????? ?? ??????? ?? ??? ??????? ??????: | | |
| 9782724711400 | <i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i> | Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.) |
| 9782724710922 | <i>Athribis X</i> | Sandra Lippert |
| 9782724710939 | <i>Bagawat</i> | Gérard Roquet, Victor Ghica |
| 9782724710960 | <i>Le décret de Saïs</i> | Anne-Sophie von Bomhard |
| 9782724710915 | <i>Tebtynis VII</i> | Nikos Litinas |
| 9782724711257 | <i>Médecine et environnement dans l'Alexandrie médiévale</i> | Jean-Charles Ducène |

CÉRAMIQUES TROUVÉES LORS DE LA RESTAURATION DE LA MADRASA TATĀR AL-HIĞĀZIYYA (LE CAIRE)

Roland-Pierre GAYRAUD
(CNRS-IFAO)

Lors de la restauration de la madrasa Tatār al-Hiğāziyya, des sondages archéologiques ont été pratiqués afin de reconnaître les substructions des murs de l'édifice, ou de mettre au jour des constructions plus anciennes. Ces sondages ont naturellement livré des céramiques que nous allons tenter d'étudier ici⁽¹⁾.

Il est opportun en premier lieu, de fixer certaines limites à cette étude, limites dictées tant par la position stratigraphique des céramiques que par leur nombre et leur qualité. Faute de pouvoir mettre en évidence une succession de couches et d'isoler ainsi le matériel au sein de chaque strate, une stratigraphie artificielle a été mise en place par mesure de sécurité. Cette discrimination n'aura pas été inutile, même si elle apporte un indice en apparence négatif. C'est ainsi qu'on a pu constater l'absence réelle de couches lors du remontage des céramiques : dans chaque sondage, les tessons recollent entre eux, quelle que soit leur « couche » d'origine, ceci dans l'intégralité du remplissage.

Nous sommes donc en présence d'un comblement monostraté, mais qui n'est peut-être pas homogène : si l'essentiel de la céramique semble dater de la fondation de l'édifice⁽²⁾ — milieu du XIV^e s. — il est vraisemblable que cette terre a été remaniée à une époque plus tardive, comme l'indiquent dans certains sondages, des pipes ou quelques faïences plus modernes (sondages D et G). Se pose alors la question de l'homogénéité chronologique du matériel. Si certaines pièces ne soulèvent pas de gros problèmes, parce qu'elles sont remarquables et globalement connues, comme les graffiti de l'époque mamelouke ou les céladons chinois, il n'en va pas de même de la céramique plus courante, qu'elle soit glaçurée ou non, et qui attend toujours d'être étudiée avec plus de précision. Disons tout de suite qu'en l'absence d'un déroulement stratigraphique permettant une typologie sérieuse, une telle approche ne pourra être tentée ici. Nous reviendrons sur cette question de la chronologie après l'étude du matériel.

(1) Nous tenons à remercier M. Ph. Speiser, responsable de cette restauration, et M. W. Kaiser, directeur du DAI, de nous avoir confié l'étude de ces céramiques.

(2) Deux dates sont à retenir pour la construction du mausolée et de la madrasa : 1348 / 748 H et 1360 / 761 H.

Les sondages ont été assez restreints dans leur étendue. De plus, la qualité de l'édifice — une madrasa — implique que des sondages ont livré un matériel moins nombreux et sans doute moins diversifié que ne l'aurait fait la fouille d'un habitat, et à plus forte raison, celle d'un dépotoir. Cette étude porte donc sur une quantité relativement faible de pièces, à peine plus d'un millier (1053 tessons de céramiques). Il n'en reste pas moins qu'un tel nombre permet une étude assez complète, et notamment une approche statistique. La limite réside en fait toujours dans la question de l'homogénéité du matériel.

Les céramiques « communes », c'est-à-dire en réalité les plus usuelles, représentent une écrasante majorité, pour ne pas dire la presque totalité. Il est évident qu'en dehors des céramiques brutes, certaines céramiques à glaçure se rattachent à ce groupe : c'est le cas des glaçures vertes et jaunes, et des glaçures plombifères sur engobe.

L'étude statistique sera traitée plus loin, mais pour donner d'entrée une vue générale, il convient de signaler qu'à elles seules, les céramiques non glaçurées représentent plus de 61 % de l'ensemble des tessons. Nous scinderons le matériel en deux grands ensembles : les céramiques non glaçurées et les céramiques à glaçure; chacun de ces ensembles se subdivisant selon les types rencontrés.

LES CÉRAMIQUES NON GLAÇURÉES.

La première chose qui frappe lorsqu'on considère les céramiques de Tatār al-Ḥiġāziyya, c'est la grande quantité de céramiques à pâte rouge, et parmi elles, le nombre impressionnant des écuelles.

Les écuelles à pâte rouge (n°s 1 à 13) surprennent par leur facture rudimentaire. La pâte est donc rouge, tirant quelquefois sur le brun rougeâtre; elle est mélangée à un dégraissant blanc et grossier dont la dimension dépasse souvent le millimètre. Bien que cuite à une température qu'on suppose peu élevée, et contenant sans doute une notable proportion de sable, cette pâte est assez résistante et ne s'effrite pas facilement. Bien entendu, cette céramique est tournée, mais de façon très rapide. Si quelques rares exemplaires présentent un aspect plus fini, avec des parois superficiellement lissées (n°s 2 et 3), la plupart d'entre eux dénotent une exécution bâclée qui fait songer à des cadences de fabrication extrêmement rapides. En effet beaucoup d'écuelles paraissent avoir été malmenées lors de leur enlèvement du tour : leur profil est le plus souvent asymétrique, et on s'est rarement soucié de rectifier un fond complètement déformé (n°s 9 et 12) ou une paroi affaissée. On note dans certains cas des arrachements de pâte importants dans l'épaisseur des parois, sur plusieurs centimètres de long; là aussi on n'a pas jugé utile de colmater ces lacunes. Les parois étant épaisse, beaucoup de pièces présentent des craquelures, notamment dans le

fond, dues au choc thermique de la cuisson. Elles n'en ont pas moins été utilisées, et ont résisté à cette utilisation. Il y a donc là une cohésion de la pâte plus grande qu'on ne pourrait le penser dès l'abord.

En règle générale le profil de ces écuelles est tronconique et le fond est plat; la jonction de la panse et du fond forme un triangle très épais et le profil interne ne suit pas la ligne extérieure (n° 6). On peut en déduire que le tournage se fait en une seule fois, sans que la pièce soit retournée, par simple creusement d'une boule de pâte. Le bord est le simple prolongement de la panse, mais ce n'est pas vrai pour certaines écuelles plus soignées qui possèdent un bord ourlé (n°s 1, 2 et 3); on remarquera chez elles que les parois sont plus régulières, bien qu'elles demeurent très épaisses. Cette forme tronconique varie d'un évasement accentué (n° 7) à un profil plus resserré aux parois presques verticales (n° 10). La taille elle aussi est fluctuante et peut passer du simple au double pour une même forme (n°s 5 et 6). Les écuelles à bord ourlé (n°s 1, 2 et 3) représentent toujours les types les plus grands.

Plusieurs de ces écuelles portent des traces de feu, et quelques-unes contenaient du plâtre. Si certaines traces sont manifestement dues à la cuisson de la céramique, d'autres, qui se situent sur la base de la face externe, résultent d'une pratique culinaire. Ces noircissures, qui ne sont pas systématiques, indiquent que le récipient a séjourné dans la braise (système du *kānūn*). Les écuelles contenant du plâtre ont visiblement été détournées de leur fonction d'origine. Le plâtre est épais, souvent lité et il apparaît comme un résidu. Penser que ces écuelles aient servi à des stucateurs pour des petits travaux de finition est une chose plausible (s'agit-il d'objets utilisés par ceux-là mêmes qui ont décoré la madrasa?).

Nous avons avec cette céramique l'exemple de la production la plus courante et sans doute la plus nombreuse de ces périodes. Nous l'avons dit, la rapidité de l'exécution sous-entend une fabrication intense. Il nous a été donné de constater à Alexandrie⁽¹⁾ que cette céramique est réellement très répandue et qu'elle s'insère au moins en partie, dans la période mamelouke. Il s'agit là visiblement d'un objet dont la valeur est nulle — certaines écuelles sont jetées alors qu'elles sont intactes — donc destiné à un usage quotidien et à une utilisation assez brève⁽²⁾.

Les cruches et amphorettes composent l'essentiel de ce qui reste de la céramique à pâte rouge. Bien que très nombreux, les tessons n'ont pas permis des assemblages suffisamment

⁽¹⁾ Fouilles polonaises de Kôm al-Dikka, conduites par M. M. Rodziewicz. Les exemplaires alexandrins sont mieux soignés; ils diffèrent aussi par leur pâte qui peut être jaune.

⁽²⁾ Cela nous fait penser à un lien possible entre ces objets et la pratique très répandue au Caire qui consistait à acheter des plats cuisinés à des artisans spécialisés.

importants pour reconstituer des formes. La plupart de ces pièces sont d'une pâte similaire à celle des écuelles rouges, mais le tournage a été un peu mieux exécuté, sans qu'on puisse dire pour autant qu'il soit soigné. Les parois demeurent épaisses et il n'y a aucune trace de décor. C'est là encore une céramique très fruste. D'autres tessons se signalent par une facture plus évoluée. La pâte est moins grossière, et surtout elle offre une plus grande homogénéité. Il s'agit le plus souvent de fragments d'amphorettes, et peut-être aussi de jarres. La surface extérieure de ces poteries est d'un blanc jaunâtre, et cet aspect — qui n'est pas dû à l'application d'un engobe — est obtenu à la cuisson, selon une technique connue depuis l'antiquité et encore largement répandue de nos jours dans la plupart des pays méditerranéens.

Nous avons également noté la présence de rares tessons de pâte rouge à la texture fine et serrée, et qui présente une grande dureté. Ces tessons à paroi mince se rapportent à un autre type de cruches dont les formes n'ont pu être restituées. La rareté de ces pièces est à souligner puisqu'elles représentent moins de 0,2 % de l'ensemble des céramiques.

Quelques objets de terre cuite dont la pâte est identique à celle des écuelles rouges, sont à signaler. Il y a d'abord sept *kānūn* trouvés dans le sondage K, et dont plusieurs sont intégralement conservés. Ils ont une forme cylindrique et sont assez petits : une quinzaine de centimètres de haut pour un diamètre d'une douzaine de centimètres. Une languette représentant environ le quart de la circonférence a été rabattue vers le bas sur toute la hauteur de la panse : c'est l'ouverture du foyer. Les parois sont très épaisses — de l'ordre du centimètre — et le fond est plein sur environ 4 à 5 cm d'épaisseur. Quelques uns ont des trous d'aération pratiqués dans le sommet de la panse; aucun ne possède de tenons intérieurs susceptibles de recevoir un récipient, qui devait donc être simplement posé sur le *kānūn*. Il convient sans doute de lier l'usage de ces petits braséros aux écuelles qui portent des traces de feu, et à des marmites dont la forme nous est restée inconnue.

Le dernier objet dont il nous reste à parler est plus anecdotique, ne serait-ce que parce qu'il est unique. Il s'agit d'un sifflet zoomorphe figurant sans doute un chien (n° 16) auquel il manque l'oreille et la patte arrière droites. Ce petit animal a été façonné à la hâte et on décèle nettement l'empreinte des doigts du modeleur. Au bout du museau, un conduit large et plat a été creusé qui débouche sur le sifflet, situé sous la tête de l'animal. Nous avons là un jouet destiné à quelque enfant.

Dans tous les sondages, les céramiques à pâte rouge sont accompagnées en quantité moindre, par d'autres poteries non glaçurées, qui se divisent en deux grandes catégories selon leur pâte.

La première de ces variétés est composée de gargoulettes dont la pâte a une teinte d'un blanc jaunâtre; cette pâte est extrêmement sableuse et poreuse, et par là assez friable.

Les formes, qui affectent des profils de panse oblongues surmontées d'un col cylindrique, sont bien tournées et présentent un aspect soigné. Ce type de céramique peut recevoir un décor d'ocre — ce qui n'est pas le cas ici — et appartient à une production traditionnelle de l'Egypte, dont la datation est bien difficile à fixer.

Le second ensemble de tessons est certainement plus facile à ranger dans une typologie, même si cela n'a pas été encore entrepris. Il s'agit d'une céramique à pâte grise, fine et sableuse. La paroi de ces vases est assez fine, et on note à l'intérieur de fortes stries de tournage. Les formes se rapportent à des gargoulettes et à des cruches. Un exemplaire de cruche presque intact (n° 15) montre une poterie au col cylindrique large et haut. La pâte de cette pièce est très dure et peu sonore. On peut noter l'absence de bec verseur, et un profil du fond qui nous renseigne sur la technique du montage. En effet, le fond arrondi indique que la poterie a été montée à l'envers, et que le pied est une couronne tournée qui a été collée une fois le fond terminé. Le fond dépassant la ligne du pied, cette cruche a dû connaître quelques problèmes d'équilibre ... L'anse qui a disparu, a été collée à la barbotine; les traces d'arrachement montrent qu'il s'agissait d'une anse plate, sans doute tournée. Un vase plus allongé — une gargoulette? — dont le sommet manque (n° 14) offre une variation de cette céramique. La pâte, toujours grise et à texture identique, diffère par sa tendresse et sa sonorité importante. On note sur la partie supérieure de la panse, un registre décoré d'incisions; plusieurs séries de six incisions verticales sont délimitées à leur base par des lignes d'incisions triples. Les stries verticales ont été pratiquées à l'aide d'un peigne à six dents, ou plus probablement à trois dents appliqué deux fois, c'est ce que laisserait penser le décor des stries triples, le potier n'ayant sans doute pas changé d'instrument pour cela. La base du profil, très tourmentée, est bien plus épaisse que le reste de la paroi. Cette gargoulette est pourvue d'un pied annulaire rapporté.

Les autres fragments de céramique grise montrent une grande diversité dans la décoration, même si celle-ci reste simple. Ce sont toujours des cruches et des gargoulettes à col cylindrique; certaines sont pourvues de petites anses plates, et quelquefois d'un goulot tubulaire proche du col.

La plupart de ces poteries sont équipées d'un filtre disposé à la base du col. La décoration — mais est-ce une décoration? — de ces filtres se résume soit à une multitude de petits trous, soit à un trou circulaire central, entouré de trois ou quatre fentes assez larges. Il faut relever le fait que même les cruches pourvues d'un goulot tubulaire, possèdent un filtre à la base de leur col.

Le décor occupe l'épaulement de la panse et la base du col, et quelquefois même la lèvre du col. Il s'agit le plus souvent d'incisions larges et profondes qui donnent presque

l'illusion d'un décor plastique. C'est l'alternance de registres à décor pointé ou hachuré, délimités par des lignes horizontales, d'autres fois c'est un hachurage orthogonal à la trame serrée. Il faut remarquer l'absence de poinçons ou d'autres motifs estampés, de même que l'inexistence ici de vases à décor moulé.

Les trois dernières pièces font une sorte de transition entre la poterie brute et la céramique glaçurée. Ce sont des gobelets dont l'un est dépourvu de couverte (n° 17) et les deux autres enduits d'une glaçure verte (n°s 18 et 19). Bien que différentes, ces trois céramiques se rattachent à la même production, comme c'est souvent le cas des coupes à pâte jaunâtre, qui reçoivent ou non une glaçure verte. Ces trois godets ne sont pas à dissocier.

La pâte du premier est jaune, alors que celle des deux autres tire sur le rose; cette différence résulte sans doute d'une variation de cuisson. La pâte est sableuse, tendre et assez sonore si on considère l'importante épaisseur des parois. Le pied est cylindrique et plein, et les lèvres droites prolongent simplement l'épaisseur de la panse. Nous avons pu constater à Alexandrie, dans un contexte de la seconde moitié du XIV^e siècle, la quantité notable de ce type de pièces, dont certaines peuvent être à la fois plus grandes et plus fines. En général elles ne sont pas vernissées, et les deux exemplaires présentés ici, sont assez peu courants. La présence de glaçure à l'intérieur des godets laisse croire qu'on a voulu imperméabiliser le récipient. Cette glaçure est sèche et d'un vert grisâtre (n° 18) ou épaisse et grasse, d'un vert profond (n° 19). L'usage de ces gobelets reste à déterminer⁽¹⁾, leur nombre en général plus important atteste une utilisation très courante qui écarterait l'hypothèse de petits godets à onguent⁽²⁾.

LES CÉRAMIQUES À GLAÇURE

La céramique à glaçure comprend, tout autant que la poterie non glaçurée, une majorité de produits très courants. Car ce n'est bien entendu pas la glaçure qui fait qu'une poterie est plus soignée ou plus rare qu'une autre dépourvue de ce revêtement⁽³⁾. Il ne faudra pas s'étonner si certains types présentent une technologie presque aussi rudimentaire que celle des écuelles rouges.

⁽¹⁾ On serait tenté de penser au café, mais ces gobelets existent bien avant l'apparition du café, dont la pratique courante est encore plus tardive.

⁽²⁾ Ils sont d'ailleurs généralement associés à des écuelles et des cruches, et leur nombre

n'indique en aucun cas qu'ils soient réservés à un usage aussi précis.

⁽³⁾ De même certaines poteries non glaçurées sont-elles plus rares que des céramiques glaçurées; c'est le cas par exemple de la céramique fine à décor moulé.

Le type le plus courant, et par là le plus traditionnel, est représenté par la céramique à glaçure alcaline verte, le plus souvent sur pâte jaune. Ceci est valable pour l'ensemble de l'Egypte, et pour une période qui s'étend au moins jusqu'au XVII^e s. ⁽¹⁾. Là encore la typologie reste à faire, pour laquelle il faudra prendre en compte les exemplaires tardifs. Toutefois cette céramique se retrouve en abondance à l'époque mamelouke. Les exemplaires présentés ici sont tous des bols ou des coupes (n°s 27 à 32 et 36, 37 et 39) et il semble que ce soit à cette forme seule que corresponde cette qualité de céramique ⁽²⁾.

Une première série est composée de quatre bols (n°s 27 à 30) pourvus d'un piédouche surbaissé. On notera d'emblée l'extrême épaisseur des parois et du pied. La pâte est jaune (n°s 27 et 30), jaune-rosâtre (n° 28) ou rouge (n° 29), mais ces variations peuvent résulter là encore d'une différence de température de cuisson; dans le cas de la pâte rouge brique (n° 29), il faut prendre en compte la présence de nodules d'ocre ou d'hématite qui expliquent peut-être la couleur. La glaçure a une tonalité qui peut varier du vert très sombre et presque bleu (n° 29) au vert grisâtre clair (n° 28).

Il y a manifestement des problèmes de cuisson car la glaçure peut présenter un aspect grumeleux avec des points rouges d'oxyde de cuivre mal dissous (n° 28) ou même se rétracter en gouttes, laissant ainsi apparaître la pâte (n° 30). Les effets d'une cuisson mal contrôlée se manifestent également dans la pâte. Celle-ci est sableuse et tendre; souvent litée, elle laisse apparaître des lits rouges très minces noyés dans la masse jaunâtre (n° 27), ce qui semblerait montrer une cuisson incomplète. D'ailleurs lorsque la pâte est rouge, elle est beaucoup plus dure (n° 29).

Les bols sont pourvus d'une lèvre arrondie qui prolonge la panse, et on note à la base de celle-ci une fausse carène qui correspond toujours à la hauteur du fond intérieur. Ce type de profil est fréquent à la période mamelouke, au moins pour la seconde moitié du XIV^e siècle et sans doute une bonne partie du siècle suivant. Mais cela ne signifie pas que cette forme n'ait pas connu une existence plus longue. Il en va de même pour une autre forme de bol, plus arrondie, au piedouche plus haut et vertical (n° 39). C'est un bol à la pâte sableuse et friable, d'un jaune clair, enduit sur les deux faces d'une glaçure vert clair ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Nous l'avons trouvée en un point extrême de l'Egypte, l'oasis de Dakhla, dans un contexte chronologique des XVII^e et XVIII^e siècles. Cf. R.-P. Gayraud, «La céramique des fouilles d'Al-Qaṣaba (Oasis de Dakhla)», *Ann. Isl.* XX, 1984, p. 143-150.

⁽²⁾ Nous avons cependant rencontré quelques rares tessons pouvant appartenir à des formes *albarello*.

⁽³⁾ Cette glaçure est probablement alcaline, mais nous n'en sommes pas sûr; elle est épaisse et entièrement tressaillie.

L'autre série est composée de quatre coupes (n°s 31, 32, 36 et 37) dont les caractéristiques sont sensiblement les mêmes que pour les bols qui précédent : même pâte sableuse et tendre, même fluctuation de couleur entre le jaune et le rose. Les glaçures sont elles aussi similaires : souvent grumeleuses et d'un vert tirant plutôt sur le beige grisâtre. Les différences résident dans la taille plus importante de ces coupes et dans leur profil. Ici le bord change d'axe par rapport à la ligne de la panse pour prendre une position éversée presque horizontale (n°s 31 et 32) comme pour la naissance d'un marli. On remarquera d'autre part de fortes traces de tournassage qui rythment l'extérieur de la panse de méplats horizontaux.

Ces céramiques sont les plus communes parmi les vernissées, et il faut ajouter que les bols peuvent être quelquefois exempts de glaçure, ce qui souligne à l'évidence une production très courante liée à celle de la poterie non glaçurée. On peut encore relever qu'elles sont présentes dans tous les sondages.

D'autres céramiques à glaçure verte divergent nettement du groupe qui précède. Il s'agit tout d'abord de trois tessons dont la glaçure d'un bleu-vert sombre, est épaisse et homogène (n°s 33, 34 et 35). Leur pâte, de couleur beige grisâtre, est sableuse et tendre. Leur profil est celui de petites coupes très ouvertes dont le bord est constitué d'une lèvre triangulaire, sous laquelle se creuse une petite gorge. Il est intéressant de comparer ces trois tessons au vase n° 51 qui possède le même type de pâte et de glaçure. Il peut s'agir, bien que les formes soient très éloignées, d'une même production, ce qui serait un fil conducteur dans l'établissement d'une chronologie relative. Un dernier exemple de céramique à glaçure alcaline verte est un fragment de vase cylindrique dont la forme n'a pu être reconstituée, mais qu'il nous a semblé intéressant de signaler (n° 38). La pâte est rouge clair, elle est sableuse mais très fine et à texture serrée, d'où une grande dureté et une bonne sonorité. Dans l'état où elle est conservée, elle n'est enduite de glaçure que sur sa face interne, mais cela ne peut préjuger de l'aspect extérieur du sommet de ce récipient. Si l'on compare cette base aux vases n°s 51 et 53, il est permis de penser qu'on est en présence d'une poterie de grande taille. La glaçure vert sombre est épaisse mais présente quelques défauts de cuisson, puisque par endroits l'oxyde de cuivre garde une teinte franchement rouge. Ce type de céramique est rare, du moins sur ce site.

Les céramiques à glaçure plombifère, pour être minoritaires, n'en représentent pas moins près du quart de l'ensemble des poteries vernissées. Cette quantité notable regroupe naturellement plusieurs types différents. On remarquera tout d'abord une variété assez rare, et qui n'est apparue que dans le sondage K. Nous avons fait figurer ici deux tessons (n°s 24 et 25). Ces deux fragments de fond sont d'une pâte rouge clair, dure et sonore, à la texture fine et serrée. Cette pâte ne correspond à celle d'aucune autre céramique du

site, de même que la qualité évidente du tournage, décelable dans la finesse du pied annulaire autant que dans celle des parois. La glaçure nous semble plombifère⁽¹⁾; elle est uniforme et lisse, translucide et d'un vert sombre. Cette tonalité du vert s'explique en partie par le fait que la glaçure est posée directement sur la pâte, et que celle-ci étant rouge, elle assombrît par transparence la coloration de la glaçure. On note donc qu'il y a là une absence d'engobe intermédiaire entre la pâte et la glaçure.

Par contre, d'autres céramiques à glaçure verte sont engobées; nous en avons fait figurer ici quatre exemples (n°s 20 à 23). S'ils possèdent des formes différentes, ils ont tous la même glaçure, et surtout la même pâte. Cette pâte plus ou moins claire, est rouge-brun; elle est fine et serrée, sonore et est assez dure. L'engobe est crème-rosé (ou saumon clair) sauf pour le n° 23 où il est franchement blanc. La glaçure est fine, lisse et très homogène; l'engobe lui donne une tonalité vert clair, à l'exception du petit bol (n° 21) dont la glaçure épaisse est plus sombre⁽²⁾. Le tournage est soigné, voire même remarquable (n° 23); on a donc là une céramique qui sort de l'ordinaire (tout comme la précédente). Les formes paraissent variées : grand vase biconique à lèvres éversées (n° 20), petit bol (n° 21) ou couvercle (n° 22). Un grand vase incomplet, dont on ne possède que la base (n° 23) se rattache peut-être à la forme biconique. Il semble que quelle que soit la taille du vase, le pied soit toujours annulaire, et que la jonction entre le fond et la panse forme une sorte de carène (n°s 21 et 23). L'engobe couvre la totalité de la céramique comme l'atteste sa présence à l'intérieur du pied ou du couvercle; de même la glaçure va-t-elle jusqu'à la base du pied.

Un petit bol pose problème quant à sa classification (n° 26). C'est un exemplaire isolé. Sa pâte est rouge clair, sableuse, tendre et pulvérulente, avec quelques grains épars de dégraissant blanc. Elle est en tout point comparable à la pâte des céramiques décorées à l'engobe de la période mamelouke. La forme est trapue, et l'épaisseur du fond et des parois apparaît d'autant plus importante que le bol est petit. L'intérieur est revêtu d'un engobe blanchâtre lui-même enduit d'une glaçure terne et légèrement opaque de couleur brunâtre. Sous cette glaçure apparaît un décor de bandes jaunes tracées à l'engobe. L'extérieur est brut à l'exception de quelques taches accidentnelles d'engobe. Il est

⁽¹⁾ Autant que nous puissions en juger à l'œil nu. Il semble de plus en plus évident que certaines glaçures alcalines contiennent une proportion de plomb qui change leur aspect et complique ainsi les classements. Seule une analyse chimique de la glaçure pourrait apporter une réponse nette

(nous avions sélectionné plusieurs céramiques de Tatār pour en faire l'analyse en France, nous n'avons malheureusement jamais reçu l'autorisation de les sortir d'Egypte).

⁽²⁾ La glaçure de ces céramiques, dans son état actuel, est irisée.

possible que cette pièce représente l'ultime avatar des céramiques mameloukes décorées à l'engobe; on ne saurait donc lui attribuer une date précise.

Un autre groupe important est constitué par des céramiques à glaçure jaune (n°s 40 à 50). La couleur est très vive (jaune-canari) mais peut quelquefois virer au jaune verdâtre. L'aspect de la glaçure est lui aussi variable : le vernis est le plus souvent assez brillant, mais il lui arrive de prendre un aspect terne et sec. Cette glaçure est sujette à l'irisation et a alors tendance à s'opacifier; mais elle est à l'origine translucide et repose sur un engobe de fond qui est blanc.

La pâte est identique pour tous les exemplaires. Elle a une couleur rouge clair, elle est fine, assez sableuse et poreuse; la seule différence réside dans la dureté : certaines ont une pâte tendre (n°s 41, 42, 43, 47 et 50), les autres une pâte très dure. Le tesson n° 45 est à considérer un peu à part : sa pâte très sableuse est pulvérulente et sa couleur est plutôt rouge-brique. Sa glaçure a un aspect opaque et terne, et la coloration dominante est plutôt vert clair; cependant en y regardant de plus près, la couleur jaune transparaît sous la teinte de surface. Peut-être y a-t-il là un problème d'oxydation. Nous avons hésité à la ranger dans les glaçures jaunes, d'autant que sa forme rappelle d'autres types (n°s 36 ou 37). C'est un exemple isolé qui n'est pas pertinent mais qui nous semble intéressant à signaler en regard d'un classement typologique et des difficultés qu'on peut rencontrer à élaborer celui-ci.

Cette céramique est bien tournée et les formes rencontrées ici sont de deux types, à l'exception d'un vase cylindrique (n° 44). Il s'agit de coupes à piédouche et à lèvre droite ou à bord plat. Un exemplaire présente un bord plus complexe et qui est sans doute conçu pour recevoir un couvercle (n° 41). Beaucoup de ces poteries sont décorées, soit par des taches d'engobe ocre (n° 40), soit par des motifs d'oxyde de cuivre (n°s 46 à 50), soit encore par de l'oxyde de cuivre et du noir — oxyde de manganèse? — (n°s 41 et 42). Le motif décoratif est souvent difficile à lire à cause de l'oxydation de la glaçure; c'est le cas pour le n° 42, mais plus encore pour le n° 41 dont l'intérieur est entièrement décoré⁽¹⁾. Cette céramique est ornée sur la plage du marli d'une suite de grosses taches vertes entre deux rainures noires, et le fond semble occupé par quatre triangles verts disposés en croix, sur un fond de hachures noires.

Cette céramique jaune nous a grandement intéressé car elle est susceptible de nous donner une indication chronologique. C'est une céramique très répandue en Egypte à l'époque

⁽¹⁾ C'est par erreur que les bandes décoratives sur l'extérieur de la céramique sont représentées comme des coulées d'oxyde de cuivre : il s'agit en fait de coulées noires.

mamelouke⁽¹⁾. Nous pensons que cette céramique, contrairement à d'autres — comme les glaçures alcalines vertes — reste circonscrite à une époque, celle des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles. Elle est toujours associée à un contexte mamelouk. De plus il nous semble qu'elle est d'origine égyptienne, c'est ce que nous donne à penser sa grande quantité et sa large diffusion. Il y a là une production peu ou pas étudiée : combler cette lacune serait d'un grand profit. A Tatār al-Hiğāziyya elle a été essentiellement fournie par le sondage K, seuls quelques rares tessons proviennent des sondages C et D.

Les quatre dernières céramiques figurées ici sont traitées à part à cause de leur forme ou de leur technique, et surtout de leur rareté. Sur la technique des trois vases ovoïdes (n°s 51, 52 et 53) il n'y a rien de particulier à dire : c'est celle des céramiques à glaçure alcaline verte. Ce sont pourtant les seuls exemplaires de cette forme trouvés sur le site. S'ils ont un air de famille, ils diffèrent pourtant les uns des autres. Le premier (n° 51) a une forme très allongée et est recouvert d'une glaçure épaisse d'un vert-bleu assez sombre; cette glaçure est très brillante malgré un aspect un peu gras. Certains tessons de ce vase portent des concrétiions qui indiquent un séjour dans l'eau — ou du moins dans un niveau saturé d'eau — d'autres sont par contre exempts de concrétiions. Cela montre à l'évidence que ces tessons ont séjourné longtemps à des niveaux différents, qu'ils n'ont pas été jetés tels quels, mais que leurs positions indiquent clairement qu'ils appartiennent à un niveau fortement remanié⁽²⁾. Il y a là un indice archéologique important qui explique l'absence de couches, et le fait qu'une minorité de tessons en apparence modernes, puissent coexister avec des céramiques plus anciennes, sans doute du XIV^e siècle.

Il en va de même pour le deuxième vase (n° 52) dont plusieurs tessons sont recouverts des mêmes concrétiions. De plus, la pâte a perdu toute cohésion et elle est d'une fragilité extrême. La glaçure de ce pot est franchement turquoise, sauf par endroits, où plus épaisse — dans certaines rainures — elle a gardé une teinte cuivreuse rouge. Il y a sans doute là encore un problème de cuisson mal menée. Sur une face, ce vase porte d'importantes traces d'usure qui ont éliminé la glaçure et estompé le relief des rainures.

Bien que différentes dans leur forme et la couleur de leur glaçure, ces deux céramiques procèdent de la même conception ornementale : un registre de larges rainures profondes

⁽¹⁾ Elle se trouve en abondance à Alexandrie dans un contexte que nous avons pu dater de la fin du XIV^e s. (fouilles polonaises de Kôm al-Dikka). On la retrouve encore à Qusayr (D.S. Whitcomb et J.H. Johnson, *Quseir al-Qadim. 1978 — Preliminary Report*, ARCE, Cairo, 1979, pl. 43, K). Nous en avons discuté sur place

avec M. Whitcomb qui nous a confirmé les datations faites à Alexandrie; à Qusayr, cette céramique apparaît dès le XIII^e s.

⁽²⁾ Beaucoup de cassures sont elles-mêmes concrétionnées, ce qui confirme la dispersion à l'état de fragments.

et obliques dans la partie supérieure de la panse, et des rainures horizontales, plus ou moins nettement tracées dans la moitié inférieure. Ces deux vases font référence à des modèles orientaux — Perse et Mésopotamie — nettement plus anciens. Nous pensons cependant qu'ils sont égyptiens, et que cette forme a connu une grande pérennité⁽¹⁾. Il y a donc lieu d'être très prudent quant à leur origine et à leur datation. Par leur type de glaçure, ils peuvent être anciens, sans doute au moins de la période mamelouke; en effet les glaçures plus récentes sont en général d'une teinte moins franche, tirant souvent sur le vert-épinard. Mais en l'absence d'une étude précise de ces céramiques, nous nous bornerons à une suggestion.

Le troisième vase (n° 53) est pratiquement intact, seul le bord est ébréché. L'intérieur n'est pas glaçuré à l'exception du bord, et la glaçure qui couvre toute la surface extérieure et l'intérieur du pied, présente un aspect intéressant. Sa couleur est vert sombre et sa surface rugueuse est toute constellée de petits cratères : il s'agit sans doute de la marque d'une cuisson trop forte. Cela nous empêche de savoir si cette couleur est due à cela ou à l'appartenance du vase à une période plus récente que celle des deux précédents⁽²⁾. Le décor est assez simple et s'inscrit dans un registre vers le milieu de la panse : une ondulation serpentant entre deux rainures horizontales.

La quatrième céramique est tout autre. C'est un bol (n° 54) à glaçure alcaline bleue turquoise sous laquelle est tracé en noir un décor floral stylisé. Il y a là une technique qui est celle des céramiques peintes sous glaçure. La glaçure est fine et luisante, légèrement mouchetée, et, translucide, elle laisse nettement voir le décor. La pâte, sans doute siliceuse, est blanche, poreuse, tendre et sonore. La qualité de cette pâte artificielle indique un produit très élaboré, ce que confirme la finesse et la finition de la pièce. Il est très difficile pour nous de fixer une datation car nous n'avons pas trouvé de points de comparaison à cette céramique. Nous pencherions plutôt vers une production de l'époque ottomane; si la forme — le bord notamment — trahit une lointaine influence chinoise, le décor floral renverrait davantage à une sensibilité turque (ou turco-persane). De même nous nous garderons bien de fixer une origine géographique à ce bol : production locale ou importation ? La connaissance des céramiques islamiques de la période moderne est encore trop lacunaire en dehors de quelques grandes productions, pour pouvoir avancer la moindre hypothèse.

⁽¹⁾ Nous avons en mémoire de tels vases — ou plutôt leurs descendants — ornant le sommet de *qubba* du XVII^e s. dans le cimetière d'al-Qaṣr (oasis de Dakhla).

⁽²⁾ L'état de conservation de ce vase entier tendrait à indiquer qu'il n'a pas subi les mêmes bouleversements que les n°s 51 et 52, et qu'il appartient donc à la période du remaniement des couches.

Pour être complet, il reste encore à mentionner des céramiques rares ou trop fragmentaires, et qui complèteront ce tableau d'ensemble. La plupart d'entre elles se rattachent à la période mamelouke et correspondent mieux à l'éventail céramologique des couches de cette époque.

A tout seigneur, tout honneur : le sgraffito mamelouk. On le trouve dans le sondage D, mais en un seul exemplaire! Cette pièce unique a bien entendu une incidence nulle dans l'indication d'une date⁽¹⁾. Il y a heureusement d'autres indices de datation qui sont fournis par des tessons plus nombreux. En effet, l'autre grande production de l'époque mamelouke, la céramique peinte sous glaçure⁽²⁾, est bien présente. La pâte est blanche et sert de fond au décor composé d'un tracé noir rehaussé d'une ou deux tonalités de bleu (oxydes de cuivre et de cobalt), le tout étant recouvert d'une épaisse glaçure alcaline incolore. On les trouve dans les sondages K et D, et en très grand nombre dans le sondage G. Il existe également la variété à décor noir sous glaçure turquoise.

Toujours dans la même tranche chronologique, on note la présence de porcelaines chinoises blanches et de céladons (sondages G et K). Aux céladons correspondent des imitations locales incisées sous une glaçure verdâtre, le plus souvent à pâte jaune (sondages D, G et K).

Il faut enfin signaler des céramiques monochromes à glaçure plombifère sur engobe qui sont identiques à celles de la période mamelouke (sondages D, G et K), ainsi que quelques céramiques à décor d'engobe sous glaçure plombifère. Tous ces éléments divers montrent l'existence de niveaux mamelouks, même s'ils ont été bouleversés par la suite.

Pour terminer par une anecdote, signalons l'existence d'un seul tesson à émail stan-nifère (émail vert sur pâte rouge, sondage G) qui montre assez la rareté de cette technique à une époque où l'Egypte ne la pratiquait plus depuis longtemps.

La présentation de cette céramique étant achevée, il est encore nécessaire d'en dresser un tableau général pour lequel nous nous servirons de quelques données chiffrées.

Nous avons dit que la céramique non glaçurée représentait à elle seule un peu plus de 61 % des tessons. Cela donne une mesure qu'il faut cependant nuancer, car il s'agit là d'une moyenne. En effet la part de cette céramique dépasse 73,5 % dans le sondage G, et frôle les 91 % dans le sondage D. On voit clairement qu'il y a là un déséquilibre dans la répartition des céramiques. A l'opposé, il en va de même pour la céramique glaçurée

⁽¹⁾ Il s'agit d'un fragment de grand vase portant la trace d'un décor épigraphique. Dans le même sondage on a retrouvé des pipes ...

⁽²⁾ Qui rappelle le style des céramiques dites du « type Sultanabad ».

qui est présente à plus de 76 % dans le sondage K. Ce déséquilibre se retrouve dans la production de chaque sondage : à eux deux, les sondages G et K ont fourni près de 80 % du matériel⁽¹⁾. Il est clair que les sondages A et C ne sont pas représentatifs, et c'est sans doute un peu le cas du sondage D où la proportion de céramiques non glaçurées est beaucoup trop exagérée. Il reste que les sondages G et K sont symétriquement opposés : ils dévoilent bel et bien une différence de remplissage, différence qualitative et non pas chronologique. Ces deux sondages éloignés l'un de l'autre, révèlent la part de hasard de la démarche archéologique : ils ne donnent pas la même image d'un même site pour une même période.

Au sein de la céramique non glaçurée, les pâtes rouges occupent une place exclusive avec près de 84 %, et les écuelles arrivent à 40 %. Cela donne une idée nette de la place qu'occupent les pâtes rouges dans la confection des céramiques communes égyptiennes ; d'autre part, si les écuelles se rattachent bien à la période mamelouke, leur nombre est ici un sérieux critère de datation. Les pâtes jaunes et grises, qui sont davantage réservées à des cruches ou des gargoulettes, sont dans des proportions moindres : 12,7 % et 3,7 %.

Dans la catégorie des céramiques à glaçure, les céramiques à glaçure alcaline verte dominent largement avec 60,5 % (23 % du total des céramiques) ; entre les pâtes rouges et les jaunes, ce sont ces dernières qui sont les plus nombreuses avec 77 %. On peut donc facilement en déduire que la céramique à glaçure verte sur pâte jaune est de loin la plus courante. Il est permis d'ajouter que par rapport à l'ensemble des poteries, les monochromes vertes de ce type sont aussi nombreuses que les écuelles rouges.

Les céramiques à glaçure plombifère sur engobe occupent tout de même une place de choix puisqu'elles représentent presque le quart des poteries vernissées : 23,8 %, incluant les céramiques à glaçure jaune (10 % des céramiques glaçurées). Les céramiques à glaçure jaune nous semblent sous-représentées, ce qui n'est pas le cas des céramiques à décor peint sous glaçure alcaline (9,3 %). Le reste se mesure en quantité négligeable et sans grande signification, lorsqu'on voit les variations quantitatives que peuvent subir les céramiques les plus courantes, selon qu'on les trouve dans tel ou tel sondage.

La question de l'homogénéité du matériel a été posée au début, il reste difficile de formuler une réponse. Les céramiques des planches proviennent toutes de deux sondages : les écuelles du sondage G, le reste du sondage K. Ce choix n'a pas été dicté par un tri arbitraire, il découle simplement du fait que les tessons y étaient nombreux et ont permis de restituer des formes ; ce nombre a également permis de sélectionner un éventail plus

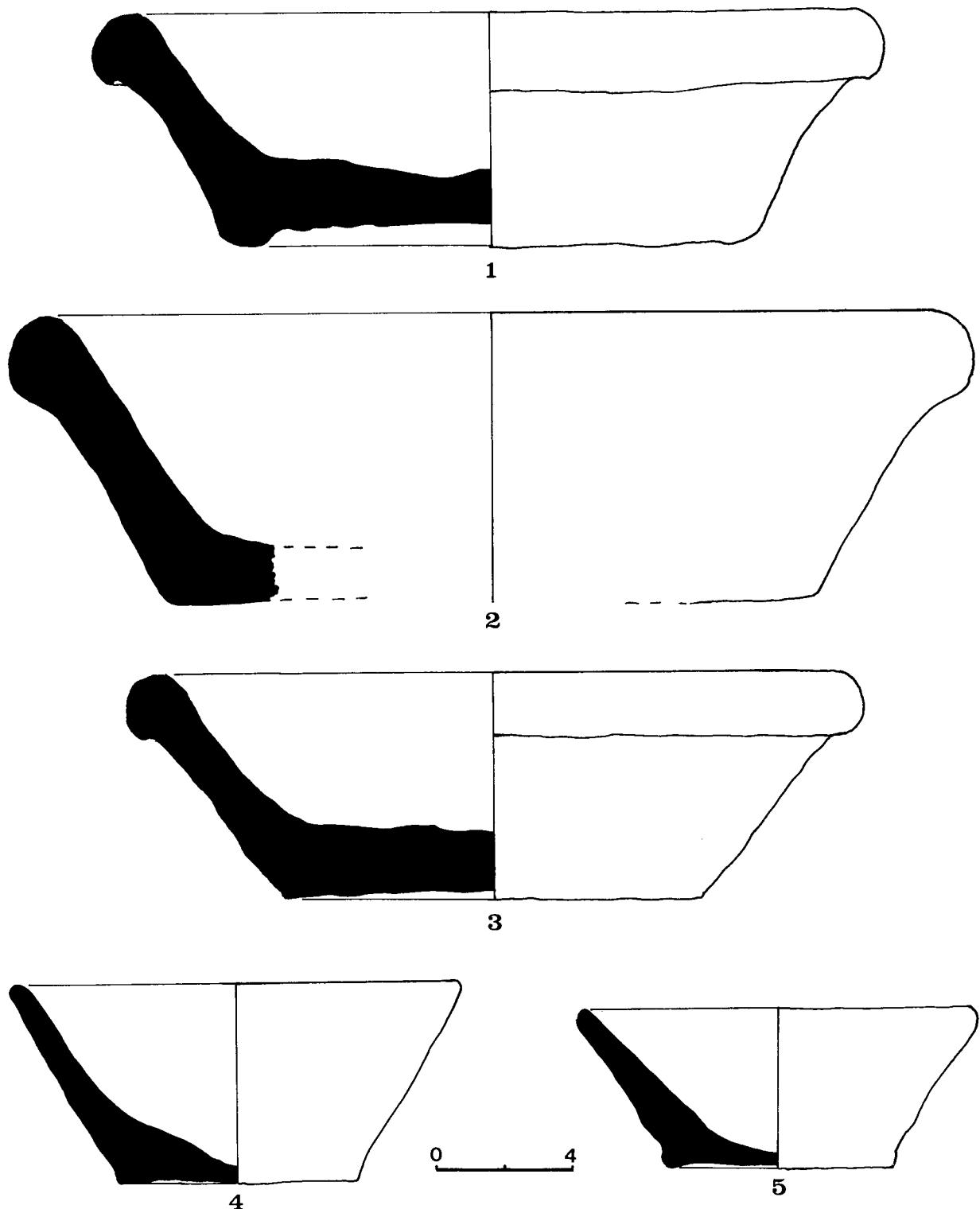
⁽¹⁾ Sondages : A = 3,9 %; C = 3,8 %; D = 12,5 %; G = 49,8 %; K = 30 %.

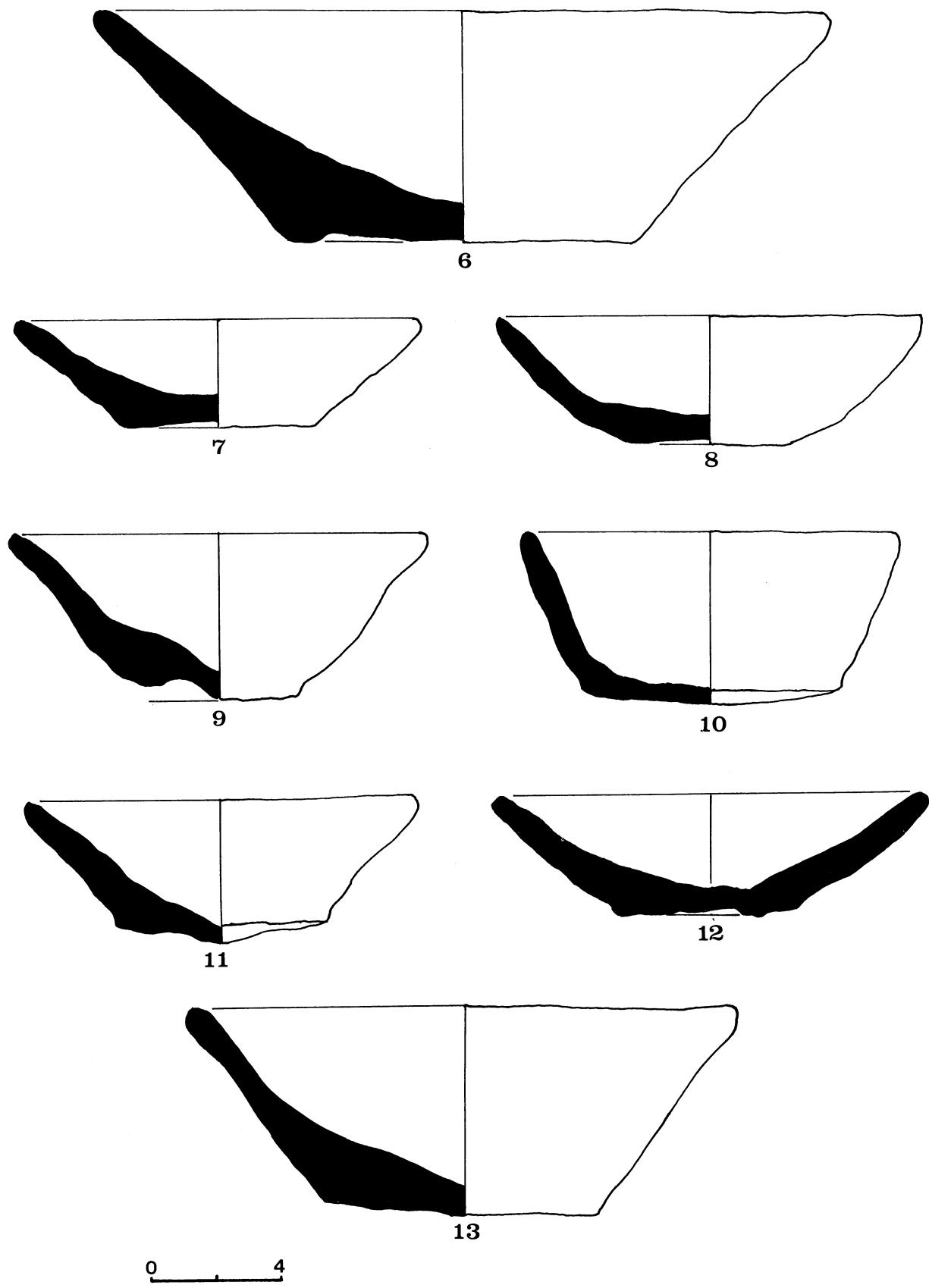
large. Ces céramiques ont toutes des caractéristiques suffisantes à l'élaboration d'une typologie, mais elles ne sont pas *les* céramiques de référence qui auraient été susceptibles de fournir des repères chronologiques. Ceci s'explique facilement; nous avons à Tatār al-Hiğāziyya une céramique qui est essentiellement de la poterie commune. Ce n'est pas la céramique des musées ou des collections, et elle n'a jamais été étudiée, tout reste donc à faire sur ce point. Et il faudra le faire. Car il est clair que le matériel fourni par ces sondages reflète une image assez fidèle de ce qu'on doit s'attendre à trouver dans la fouille d'un site pas très riche.

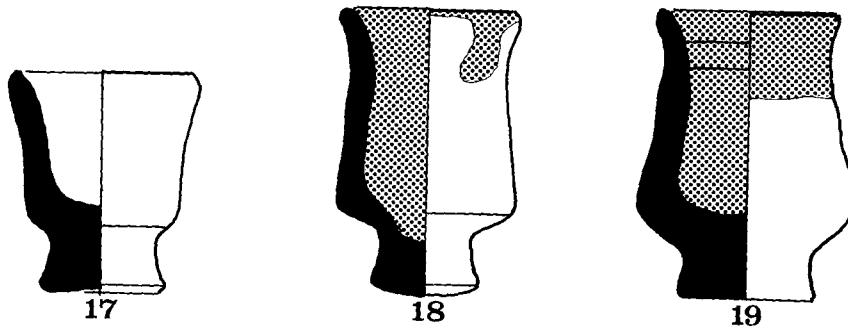
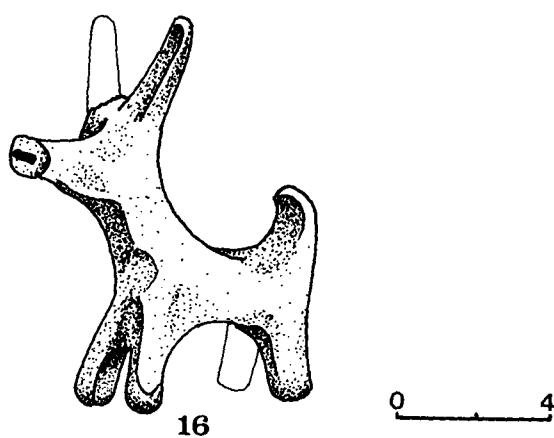
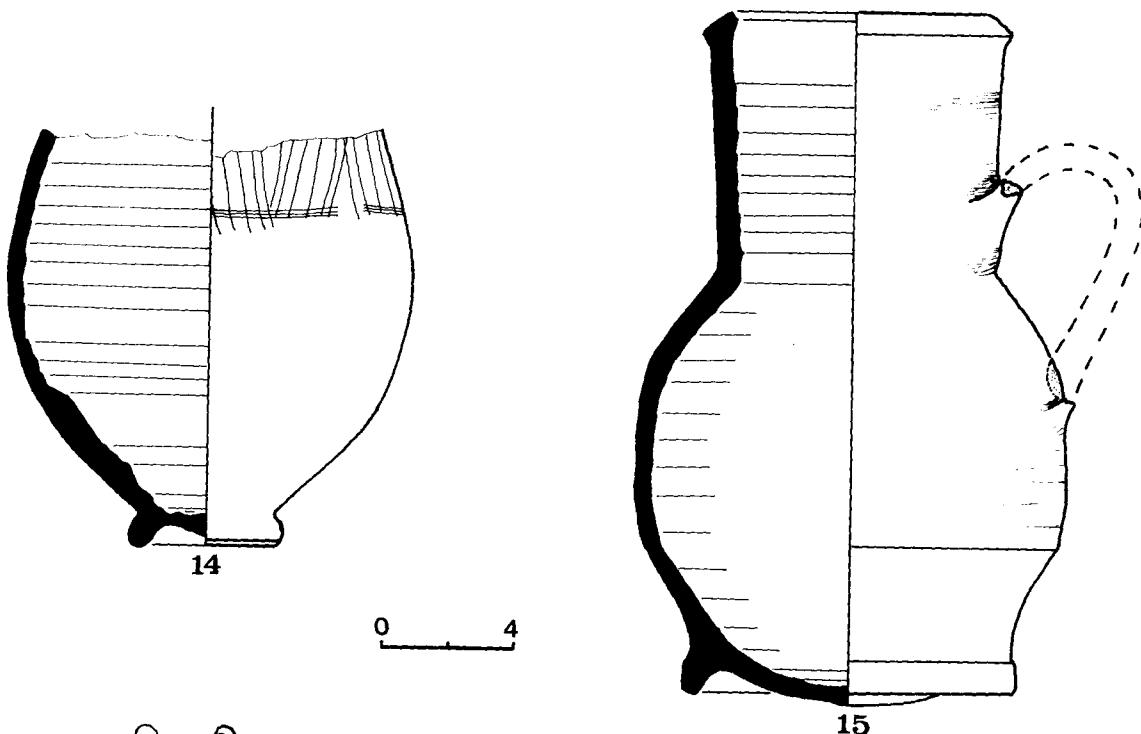
Le remaniement des strates empêche d'avoir une idée claire sur la datation à attribuer à ce matériel⁽¹⁾. Plus précisément nous savons deux choses : il y a du matériel médiéval, mais il a été brassé — peut-être lors de travaux — avec des objets plus récents. Les cartes ont été ainsi brouillées, et s'agissant de céramique commune, aux formes et aux techniques traditionnelles, il est presque impossible de remettre tout cela en ordre.

Il nous semble que la céramique présentée ici est homogène quant à sa datation, à l'exception des deux dernières (n°s 53 et 54). Pour être précis, nous pensons que ce matériel peut se rapporter à la phase de construction de la madrasa et du mausolée de Tatār al-Hiğāziyya, ou des années qui ont suivi.

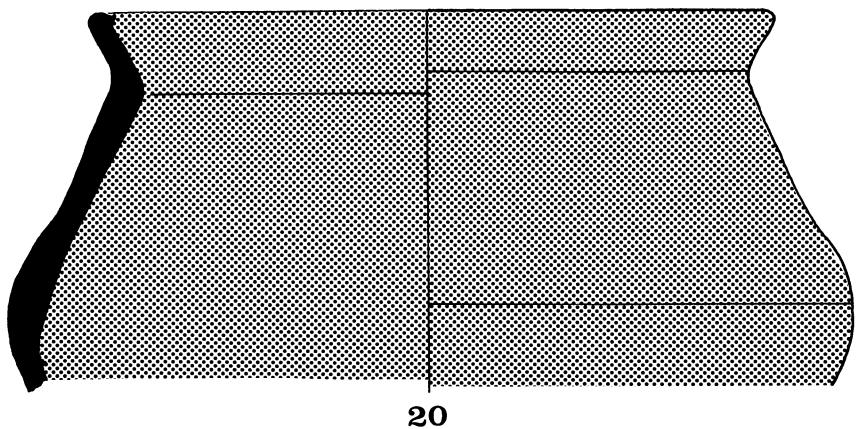
⁽¹⁾ Nous avons éliminé de cette étude les objets récents comme les pipes ou les tasses à café.



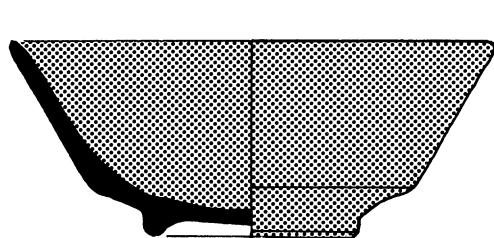




0 4

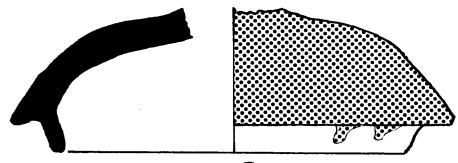


20

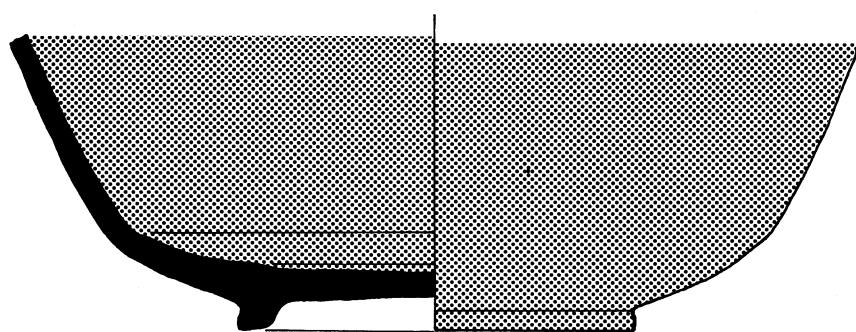


21

0 4

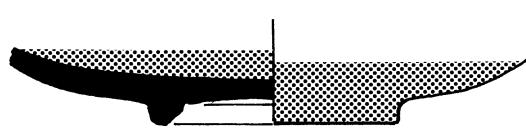


22

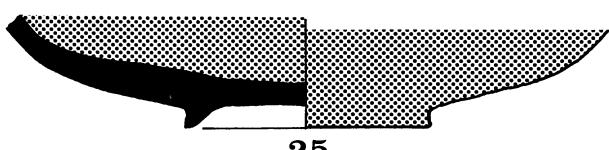


23

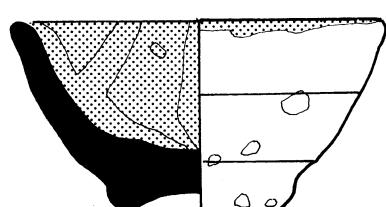
0 4



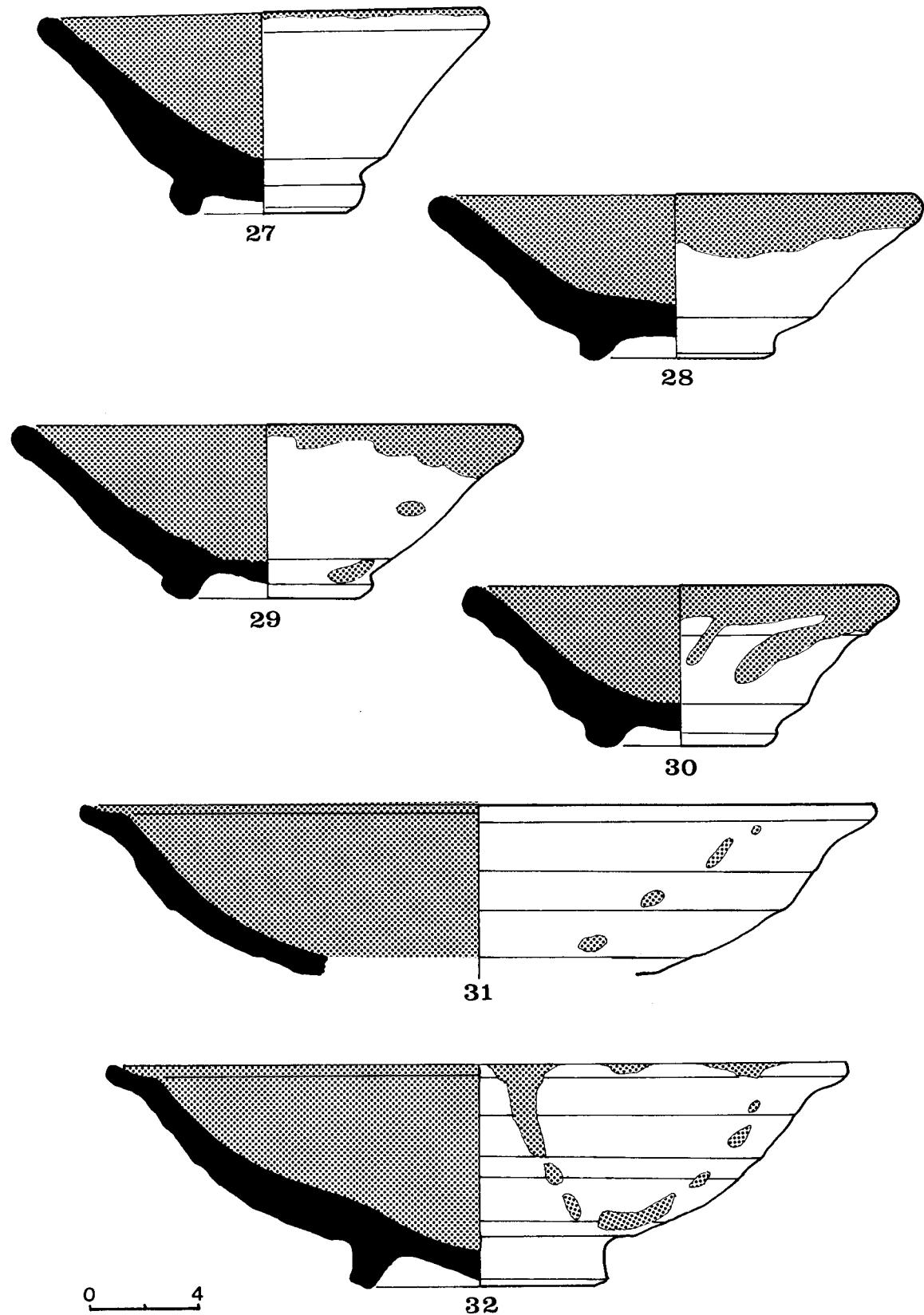
24

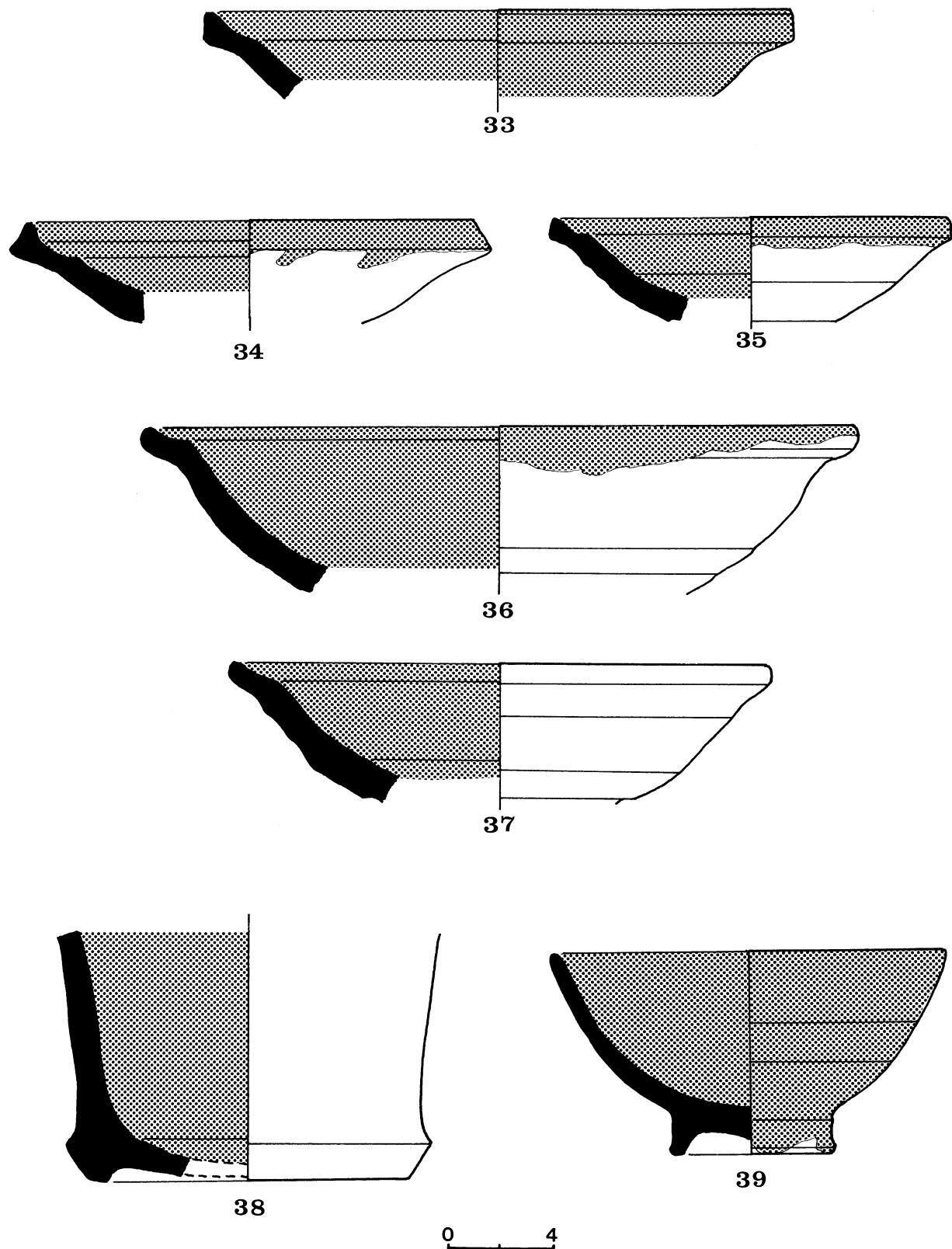


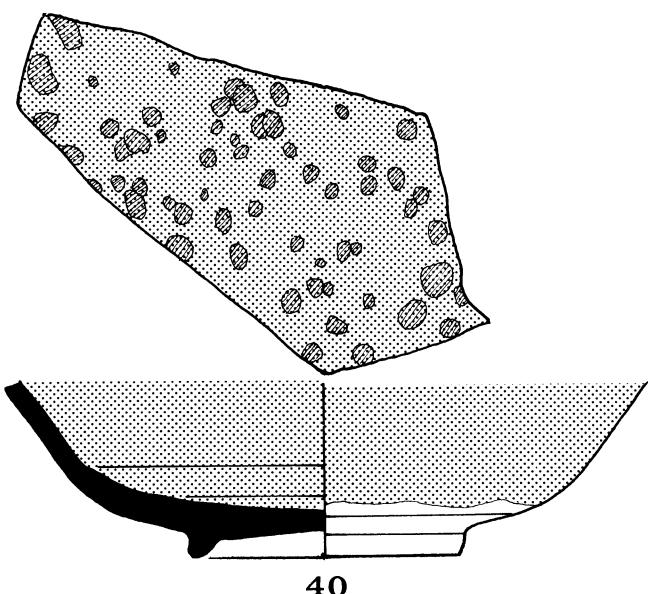
25



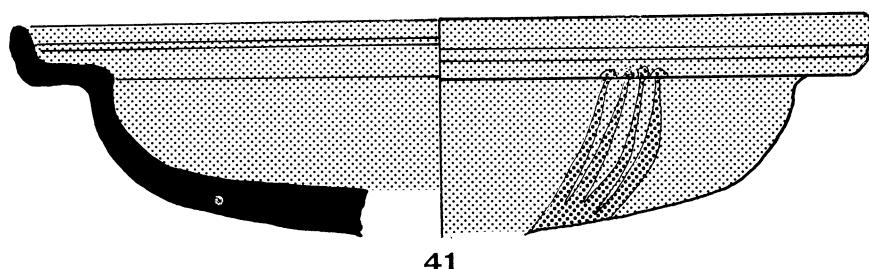
26



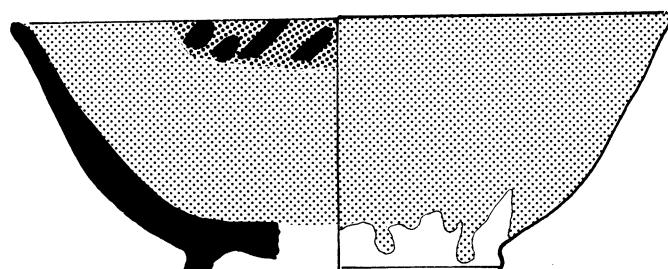




40

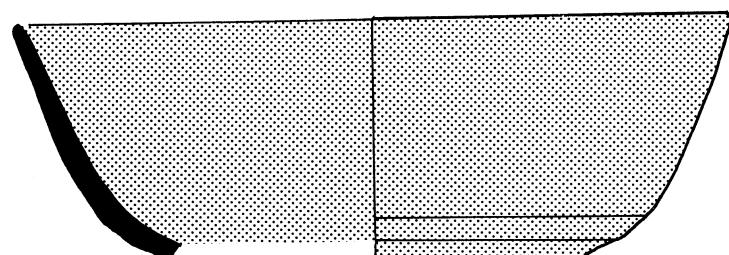


41

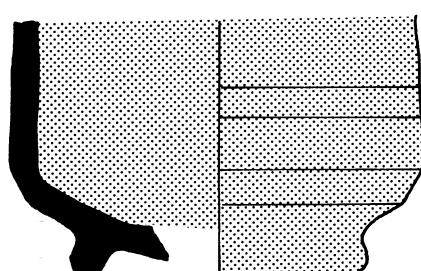


42

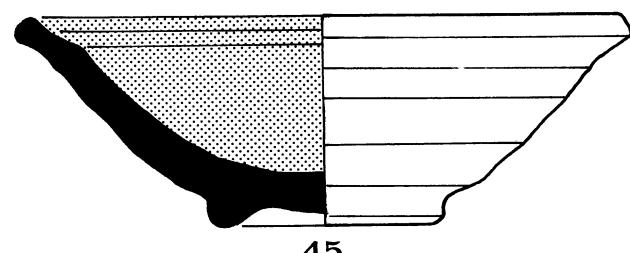
0 — 4



43



44



45

